

Sommaire

- I.** Bienvenue en « Pays cathare » ! — 7
- II.** Les cathares ont-ils existé ? — 23
- III.** La piste de l'Orient — 35
- IV.** Les vraies origines — 45
- V.** Naissance de la société de persécution — 57
- VI.** Rats des villes ou rats des champs ? — 73
- VII.** Les morsures des loups et le venin de l'aspic — 81
- VIII.** « Tuez-les tous ! » — 93
- IX.** Chasses à l'homme — 103
- X.** Maxi-procès — 117
- XI.** Rites et pratiques — 129
- XII.** Prisonniers politiques — 141
- XIII.** Montailou — 153
- XIV.** La fin des cathares — 165

Notes — 172

II. Les cathares ont-ils existé ?

Une silenciation par les sources ?

Le succès colossal des ouvrages grand public sur les cathares ne s'est, depuis, jamais démenti²². Une rapide visite dans n'importe quelle librairie ou n'importe quelle médiathèque de France suffit à s'en assurer. Vous y trouverez au moins un ouvrage, parfois plusieurs, aux titres assez racoleurs – *Les Derniers Cathares* (René Weis), *La Tragédie cathare* (Georges Bordonove), *Montségur et l'énigme cathare* (Jean Markale) ou *Les Belles Hérétiques* (Gwendoline Hancke), évoquant tour à tour la poésie des troubadours, les nobles dames séduites par les « parfaits » de passage, l'influence de la gnose, leur non-violence et même leur végétarisme d'avant-garde²³ – un élément loin d'être anecdotique puisqu'en parlant récemment à un ami du livre que j'étais en train d'écrire sur les cathares, la première chose qu'il m'ait dite fut qu'« ils étaient végétariens ! »

Certains de ces livres ont été écrits par des journalistes – les mêmes qui, souvent, commettent un essai sur les Templiers ou sur les francs-maçons (de préférence sur les deux à la fois) –, d'autres par des universitaires. Mais tous présentent le

même défaut consistant en un traitement beaucoup trop cavalier des sources à disposition. Ils ont du reste été vivement critiqués à partir des années 1990 par les historien·nes spécialistes de la question. Ou plutôt, c'est la vision du «catharisme» comme d'une religion cohérente, aux rituels et aux croyances propres, avec son clergé de «parfaits» et son corps de doctrine unifié, qui a été radicalement battue en brèche.

Toute la difficulté tient, on va le voir, à ce que celles et ceux qui furent accusé·es d'être des «cathares» à partir des années 1160 n'ont laissé de leur vie, de l'organisation de leurs communautés, ou de leurs croyances, aucun témoignage direct ou presque – exception faite d'un *Rituel* cathare provençal écrit à Lyon vers 1250 et de deux autres plus tardifs, qui présentent certes une liturgie sacramentelle différente de la liturgie romaine mais dont on ne sait à peu près rien de la diffusion²⁴. Pour Mark G. Pegg, l'hypothèse selon laquelle des livres de théologie cathares auraient existé mais auraient été perdus²⁵ est donc «contre-factuelle» et relève du fantasme d'une «histoire secrète de l'Occident». Si «les médiévistes sont souvent confrontés au problème de la destruction ou de la perte de documents», «tel n'est pas le cas pour les livres perdus des cathares qui sont aussi fictifs que le catharisme lui-même»²⁶.

Il faut s'y résigner : nous ne connaissons les cathares que par le biais de leurs détracteurs, clercs

II. Les cathares ont-ils existé ?

et inquisiteurs. De là à conclure qu'ils furent le pur produit de l'imagination de ces derniers, il y a cependant un pas que l'on ne saurait franchir car les sources attestant la formation de poches de dissident-es dans diverses régions de la Chrétienté latine sont nombreuses et variées, quand bien même elles n'émanent que des persécuteurs. Les cathares n'en posent pas moins un véritable défi de méthode : comment faire l'histoire de celles et ceux – subalternes – dont la voix a irrémédiablement disparu ? Si celle-ci semble résonner dans les témoignages enregistrés par l'Inquisition et si certains historiens comme Carlo Ginzburg y ont parfois vu l'expression authentique d'une culture populaire, John H. Arnold nous pré-munit face à l'illusion d'un « voile » inquisitorial qu'il suffirait de lever pour accéder aux croyances, aux sentiments et, au fond, aux pensées de celles et ceux qui ont été persécuté-es²⁷. Il invite au contraire à lire les dépositions faites devant le tribunal comme autant d'actes de langage par lesquels se co-construisent le savoir du juge et le « sujet confessant » défini par son aveu.

« Bons hommes » et « bonnes femmes »

Un autre problème se pose à leur égard, d'ordre sémantique et politique : nous parlons d'eux depuis la langue du pouvoir uniquement, car elle seule nous permet de les connaître. « Cathares »

comme « hérétiques » sont les mots de l'Église, les mots qui nomment l'ennemi, qui figurent l'anormal. Eux se désignaient, dans le Languedoc du moins, comme « bons hommes » ou « bonnes femmes » (*boni homines et feminae*), d'un terme qui n'avait absolument aucune signification religieuse particulière puisqu'il désignait couramment la bourgeoisie urbaine²⁸. Avant 1210, le qualificatif « bon homme » (*bon ome* en occitan, *bonus homo* en latin) était même, un titre courtois réservé à tout homme, de haute ou de basse extraction, vivant entre Rhône et Garonne. Mais selon la coutume locale ou bien dans certaines situations, un tel homme pouvait être dit « prudent » ou expert (*prodome* en occitan, *probus homo* en latin), surtout s'il était amené à trancher un litige, arpenter une terre ou procéder à l'adjudication de parts de rentes²⁹.

Afin d'éviter toute méprise et englober au mieux les groupes contestataires qui voient le jour dans la Chrétienté au cours du premier tiers du XII^e siècle, les historien·nes ont ainsi parlé de mouvements « hétérodoxes ». Le problème est que cette catégorie ne met l'accent que sur la foi ou la croyance, et que sa frontière avec l'« orthodoxie » est difficile à tracer³⁰. Pilar Jiménez Sanchez a plus récemment suggéré de substituer à la catégorie d'hérésie, émanant du giron clérical, le terme « dissidence » qu'avait déjà employé Robert I. Moore dans son livre *The Origins of*

II. Les cathares ont-ils existé ?

European Dissent (non sans écho aux intellectuels soviétiques ayant fait le choix de critiquer le régime au prix de l'exil – le terme anglais *dissent* désignant la contestation)³¹. Comme l'indique son étymologie latine (*dis-sedere*), le mot français renvoie au fait de se séparer d'une communauté donnée et de ne pas en reconnaître l'autorité légitime. Pour M. G. Pegg, il présuppose même une opposition consciente et cohérente à l'Église, ce qui ne fut sans doute pas le cas avant la croisade albigeoise³².

Le concept, selon moi, a l'avantage de ne renvoyer à rien d'organisé ni d'institutionnalisé, mais à quelque chose de plus diffus et d'informel, correspondant bien à la physionomie des mouvements contestataires médiévaux. Il permet en outre de replacer la mouvance « cathare » dans une dynamique d'ensemble et d'en relativiser ainsi la singularité. Ouvrez un jour un livre d'histoire des cathares en Occitanie, vous verrez qu'il n'y est jamais question des vaudois, des lollards, des hussites, ni même des patarins ou des cathares italiens. Quelqu'un d'aussi savant qu'Anne Brenon n'y fait par exemple jamais référence et ne compare les cathares du Languedoc à rien ni personne. Or la genèse et la formation de ces groupes ne s'expliquent que rapportées à une histoire plus large de la dissidence en Occident³³.

Si les hérétiques ne se désignaient pas d'un terme spécifique et si personne ne s'est jamais auto-identifié comme *hereticus* au Moyen Âge, c'est précisément parce que l'hérésie n'était guère structurée, ni sur le plan doctrinal ni sur le plan institutionnel. L'hérésie n'était pas une « identité religieuse » à laquelle un certain nombre de personnes auraient consciemment adhéré³⁴, mais une accusation dirigée contre certain·es. Ces trente dernières années, de nombreux historiens ont bien montré que l'Église cathare, avec son clergé de « parfaits » et ses rituels parodiques, était une construction inquisitoriale³⁵. Il convient donc de « déconstruire l'hérésie » en partant d'une critique des sources qui la nomment et qui, en la nommant, ont fini par « implanter[r] la chose »³⁶.

Ce qui paraît ici relever du bon sens historiographique ou d'une hygiène intellectuelle minimale a pourtant fait l'objet de vives attaques. Les défenseurs de cette approche critique des sources qui permet de faire la part entre mythe et histoire ont en effet été accusés de négationnisme. Dans un compte rendu du livre de Robert I. Moore, *The War on Heresy. Faith and Power in Medieval Europe* paru en 2014, Peter Biller écrivait par exemple que là où « l'Église a détruit les œuvres théologiques et liturgiques des hérétiques », et

là où elle « s'est assurée de leur mort au Moyen Âge », Moore « va plus loin encore en effaçant leur réalité passée »³⁷. Quelques années plus tôt, Michel Roquebert affirmait quant à lui :

Tous les révisionnismes, tous les déconstructionnismes, à quelque champ historique qu'ils s'appliquent, procèdent de la même méthode, qui consiste à la fois à faire passer pour des conclusions des propositions qui sont en fait des postulats ultranationalistes, puis à invalider le témoignage, enfin à disqualifier systématiquement la preuve. Rassinier et Faurisson n'ont pas fait autre chose que du déconstructionnisme, quand ils affirmaient que la Shoah était une pure production du discours sioniste³⁸.

Ces accusations sont d'autant plus obscènes que « nier la réalité du catharisme ne signifie pas dénier que des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont été tués par les croisés et persécutés par les inquisiteurs »³⁹.

Si la violence du débat est depuis retombée – d'autant que les « déconstructionnistes » n'ont eu de cesse de répéter qu'ils n'avaient jamais nié l'existence de groupes dissidents, mais uniquement celle d'une doctrine spécifique et d'une Église clandestine adverse du catholicisme⁴⁰ –, la question cathare est loin d'être complètement

refroidie et n'en finit pas de révéler combien les filtres qui nous séparent du passé rendent indispensable l'opération consistant à tenir compte des différentes lectures ou réappropriations d'un phénomène historique.

De quoi furent-ils le nom ?

L'objectif de ce livre est d'expliquer de quoi les cathares furent le nom, en prenant au sérieux les sources dont nous disposons, mais aussi en mettant à bonne distance nos fantasmes sur le caractère prétendument « précurseur » des cathares – un adjectif qui, en histoire, est généralement mauvais signe... – pour finalement rendre justice aux milliers d'hommes et de femmes qui, du côté de Milan, Lyon, Toulouse ou Cologne, se trouvèrent pris dans les mailles du filet de l'Église et de l'État, entre 1120 et 1330. Il s'agit donc d'abord et avant tout d'une synthèse, qui n'est neuve que dans la mesure où il n'en existe pas (à ma connaissance), sur cette durée et dans cet espace⁴¹.

En même temps, l'angle historiographique choisi ne me fera pas que des ami·es. En naviguant entre les eaux occitanienne d'un côté – parmi lesquelles la sympathie pour les cathares peut être sans limites – et celles du catharisme de l'autre – avec son clergé de « parfaits », ses croyances, ses gestes et son folklore propres –, je me situe dans le sillage de ce qu'il est parfois

II. Les cathares ont-ils existé ?

convenu d'appeler « l'École de Nice », ayant montré que l'hérésie médiévale avait d'abord été une construction intellectuelle des clercs catholiques⁴². Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il n'y a jamais eu de cathares, mais de prendre garde aux fantasmes et aux visions rétrospectives.

L'hérésie, en effet, a longtemps été assimilée à une forme de millénarisme populaire et irrationnel, à laquelle aurait adhéré une nébuleuse de « sous-prolétaires » fanatisés, particulièrement vulnérables à la séduction des prophéties de type millénariste – par contraste avec une institution ecclésiale qui, elle, aurait affiné sa doctrine au sein des universités⁴³. Dans un style marxiste plus orthodoxe – dont le filon a toujours été peu exploité en France, car le problème cathare y est avant tout lié à la question occitane et à l'expansion du royaume –, d'Antonio Labriola à Gioacchino Volpe, en passant par Ernst Werner ou Martin Erbstößer, l'hérésie a été vue comme « l'expression balbutiante d'une volonté révolutionnaire et d'une conscience de classe⁴⁴ ». À l'inverse, les anti-marxistes ont essayé d'insister sur la diversité de la composition sociale des mouvements hérétiques pour en souligner le caractère trans-classes. Or Jean-Louis Biget a bien montré que, dans le Languedoc, ce sont principalement la noblesse rurale et la bourgeoisie urbaine qui avaient adhéré à la dissidence⁴⁵. Cela n'affaiblit en rien la dimension de contestation sociale de la

dissidence cathare, mais nous oblige *a minima* à expliquer en quoi consistait celle-ci.

Il y a cette phrase provocatrice que je trouve excellente dans *La Guerre des paysans* d'Engels : « Réactionnaire dans sa forme, comme toute hérésie qui ne voit dans le développement de l'Église et des dogmes qu'une dégénérescence, l'hérésie bourgeoise réclamait le rétablissement de la constitution simple de l'Église primitive et la suppression de l'ordre exclusif du clergé⁴⁶. » La contestation portée par la chevalerie rurale et la bourgeoisie urbaine était en effet fondamentalement réactionnaire, mais – aurait pu ajouter Engels – comme une bonne part de la pensée médiévale ! Et assurément comme celle de l'Église qui, elle aussi, fit son autocritique et se reforma au nom d'un idéal de *retour* au christianisme primitif.

À partir de la seconde moitié du XII^e siècle et plus encore une fois que l'Inquisition a commencé son œuvre répressive, d'authentiques groupes de dissidents se sont dressés contre le clergé et ont rejeté son autorité, sans qu'il s'agisse d'une pure invention de clercs en mal d'adversaires. Faire une histoire des cathares, c'est donc raconter la manière dont ces femmes et ces hommes se sont organisé·es pour critiquer les institutions dominantes, leur faire face, et leur résister. Mais c'est aussi admettre qu'ils et elles n'ont sans doute pas eu de dessein révolutionnaire ni même l'objectif

II. Les cathares ont-ils existé ?

de renverser les rapports de domination au profit d'une société plus égalitaire.